

Marc Pautrel

# L'homme pacifique

roman

L'INFINI

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

LE MÉTIER DE DORMIR, Confluences, 2005.

JE SUIS UNE SURPRISE, Atelier In8, 2009.

# *L'Infini*

Collection dirigée  
par Philippe Sollers



MARC PAUTREL

L'HOMME  
PACIFIQUE

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Extrait de la publication

*Après cela Job vécut encore cent quarante ans, et il vit ses fils et les fils de ses fils jusqu'à la quatrième génération. Puis Job mourut chargé d'ans et rassasié de jours.*

Job, 42, 16





La porte s'ouvre et il est là, allongé en travers de la salle du funérarium. Son visage est terriblement creux, il donne l'impression de souffrir. Ses mains sont jointes sur le thorax comme s'il dormait, mais en souffrant. Le lit est surélevé, au-dessus un grand crucifix a été cloué au mur, tout autour par terre ont été déposées des couronnes de fleurs avec des bandeaux indiquant leur provenance. La lumière est tamisée, il règne une odeur agréable diffusée par l'aération, et il fait très froid, c'est une étrange chambre à coucher. À côté, dans une petite pièce séparée par une porte coulissante, les frères et les belles-sœurs sont assis, parlent, boivent du café et mangent des biscuits. Tout le monde dis-

cute avec animation, le défunt était âgé, sans enfants, veuf, sa maladie le faisait souffrir, ç'aura été une délivrance. Sa présence si près de nous me gêne. Je sais qu'il n'est plus là, je sais qu'il est mort, que son corps s'est changé en cadavre, mais pourtant pour moi il est encore là et je suis perturbé de me tenir à ses côtés sans pouvoir lui parler.

Ses yeux sont fermés, le visage tourné vers le plafond, mais on ne le reconnaît qu'à moitié car il ne porte pas ses lunettes. On devrait enterrer un mort avec ses lunettes ; si comme le croient les Égyptiens et les Tibétains, et aussi les juifs, les chrétiens, le mort après son décès se réveille dans un autre monde où il peut aller et venir normalement, il aura besoin de ses lunettes là-bas. Je ne connaissais son visage que chaussé de ces lunettes dont il n'avait pas changé la monture depuis quarante ans, je ne le connaissais que les yeux grands ouverts, me regardant au travers de ces lentilles grossissantes. Ce visage nu aux paupières closes m'était inconnu : celui du repos et de la concentra-

tion, de la souffrance aussi. Ce mort allongé semble tellement souffrir; il faut supposer que l'état mortel n'est pas un état agréable.

Toutes les dix minutes, un livreur frappe à la porte et dépose en silence une couronne de fleurs autour du mort. Je ne savais pas que tant de personnes l'aimaient, il y a des fleurs et des mots qui viennent de partout, des gens les plus divers, certains qui ne l'avaient plus croisé depuis des décennies et qui ont vu l'annonce dans le journal avec l'adresse du funérarium. Le bâtiment a été construit récemment, il se dresse sur les hauteurs de la ville, depuis son parking on voit l'immense château du Moyen Âge qui se tient au centre de la cité, certes sur une petite butte, mais tout de même encaissé dans une cuvette, un château fort bâti au creux d'une vallée, facile à encercler mais que l'on peut admirer depuis de nombreux endroits de la ville.

Aujourd'hui, c'est un jour de brouillard et de froid, un jour d'hiver.

\*

Sa maison, depuis plus de trente ans, est une grande bâtisse construite dans un autre quartier, au bord de la forêt. Auparavant, il habite dans deux immeubles différents; à chaque fois, il achète l'appartement en le quittant, lui et sa femme ont un peu d'argent de côté, ils travaillent tous les deux, ils sont très économes, ils n'ont pas d'enfants. Le couple fait construire cette maison en lisière de la grande forêt domaniale dont elle n'est séparée que par la rue du lotissement. Ils achètent également le petit espace vert situé entre la rue et les premiers arbres pour être certains que jamais ne s'élèvera là une construction qui leur boucherait la vue. Depuis le salon, par une grande baie vitrée, ils peuvent admirer la forêt qui leur fait face.

Jusqu'au décès de sa femme, quand nous nous rendons chez eux, mes parents, mon frère et moi, chaque fois nous allons faire une promenade dans la forêt, c'est un rituel. Comme s'il s'agissait de saluer le troisième

membre de leur foyer, invisible, qui se tiendrait là, caché sous les feuillages, enterré au pied des arbres.

Il connaît parfaitement cette forêt. Elle est immense. Un an avant son décès, je lui montre sur mon ordinateur portable les possibilités d'Internet, et notamment la carte satellite de la France. Aussitôt il me demande de zoomer sur sa ville et comme nous ne parvenons pas à la situer, il s'oriente en suivant les larges taches vertes de l'ouest du pays, les mers d'arbres, et c'est ainsi que nous la trouvons, grâce à la forme du massif domanial. Il sait reconnaître sa forêt au milieu de toutes les autres.

Le lieu-dit en bordure duquel il a fait construire sa maison s'appelle *La Verrerie*, parce qu'au siècle précédent il en abritait une. Je me souviens du sol à cet endroit, dans le prolongement de sa maison : au pied des arbres des morceaux de verre poli jonchent la terre, à demi enterrés. On dirait que le sol de la forêt possède des milliers d'yeux.

Parfois, quand toute la famille effectue la balade dans la forêt, nous pensons être perdus et nous voulons chercher un chemin balisé, mais lui il nous arrête car il n'en a pas besoin : il connaît le moindre relief, le moindre arbre de la forêt, il sait toujours où il se trouve au milieu d'elle. Il ne peut pas se perdre, c'est comme si cette forêt lui appartenait, comme s'il l'avait créée de ses propres mains.

Par endroits, il nous montre une excavation : un bombardement pendant la guerre, tel mois, telle année. Plus loin, sous un rocher, une cache où il avait trouvé des caisses de munitions. Un jour, nous découvrons des douilles qui datent de la Libération. Un autre jour, ce sont d'anciennes boîtes de conserve américaines, rongées par la rouille, éventrées, elles sont là depuis trente ans, elles n'ont pas bougé.

Il porte toujours sur lui son couteau serpette. Une fois, il tranche une branche de noisetier avec laquelle il me confectionne un

arc grâce à une ficelle attachée aux deux extrémités.

Ses deux frères racontent parfois qu'il chasse du petit gibier dans la forêt domaniale, en toute illégalité. Ce n'est sans doute pas vrai, mais les deux frères font des hypothèses : collets, carabine, ou même pistolet.

Quelle que soit la météo, nous allons nous promener dans la forêt après le déjeuner. S'il pleut, le couple nous prête à mon petit frère et à moi des bottes de caoutchouc et des cirés; ils possèdent tout l'équipement des campeurs, l'équipement de vie et de survie en forêt. Sa maison au bord de la domaniale est en quelque sorte sa cabane. Ce dont nous rêvons, nous les enfants, mon frère et moi, lui se l'est octroyé en briques, avec tout le confort moderne et citadin, juste à l'orée du bois, contre les premiers arbres, et pourtant encore en ville. Avec sa femme ils habitent sur la ligne de crête, ils se tiennent sur la frontière.

\*

Comme je vis à l'autre bout de la France, je ne peux pas venir lui rendre visite facilement; alors, dès qu'il a ses premiers problèmes de santé, lui qui ne fut jamais malade jusqu'à quatre-vingts ans, je prends l'habitude de lui téléphoner souvent. Je sais qu'il s'ennuie. En juin, il a d'abord une insuffisance respiratoire et il faut l'hospitaliser. Au début, je l'appelle tous les jours, généralement en début d'après-midi. Nous ne nous sommes jamais autant parlé au téléphone. Souvent, la conversation dure une heure. Quand il décroche, il prononce son nom suivi d'un « j'écoute ». C'est son style, quasi militaire, tout le monde a l'habitude dans la famille, cela nous fait sourire. Même s'il a beaucoup de visites, le moral est parfois bas. Il vit par la parole, il a toujours vécu par la bouche, parlant davantage qu'il ne respirait. Il ne s'agit pas pour lui de parler pour parler, il s'agit de raconter quelque chose, mettre en forme une histoire, porter témoignage, verbaliser une scène à laquelle il a assisté. Il



s'agit aussi pour lui d'*apprendre* : tout l'intéresse, jusqu'à l'actualité politique de la ville du Sud que j'habite.

Cette discussion presque quotidienne me manque beaucoup après son décès, et chaque début d'après-midi il y a un moment où je ne sais plus quoi faire entre deux activités. C'est l'heure, deux heures et demie de l'après-midi, où habituellement depuis des mois je l'appelais au téléphone. Bien sûr, il n'y a plus personne à appeler, il a disparu, rayé de la liste, au suivant. Tout de même, quelque chose cloche dans ce système où tous les êtres humains décèdent un à un; quelque chose a raté dans la création du monde, l'ensemble est défectueux, il manque une pièce au puzzle. Les choses sont bizarres, normalement les gens que l'on aime ne devraient pas mourir.

Globalement les médecins sont des cons, voilà ce qu'il pense; les infirmières ça va, mais les spécialistes, quelle plaie! Il n'est pas bien traité par les médecins de l'hôpital, il me raconte, on lui fait sa chimiothérapie

sans qu'il croise personne qui lui parle humainement, il est un simple numéro. On le fait attendre. Un jour, on le fait patienter trois heures, il en a marre, il fait un scandale dans l'hôpital. Je connais sa voix de colère, elle est forte, les murs épais de l'hôpital local ont dû trembler. La semaine suivante, plusieurs personnes sont là aux petits soins pour lui, tout est prêt, on l'attend; il arrive, il sourit, pas de chance pour eux, c'est le jour qu'il a choisi pour abandonner le traitement : trop dur, trop de souffrances, trop d'effets secondaires. Désolé, pas de chimio aujourd'hui, appelez-moi le professeur, je veux le voir. Le professeur est un type pas intéressant, pas humain, un technicien froid. Ce vieil homme, ce veuf sans enfants ne l'intéresse pas, il préfère les jeunes avec famille à charge, les cas terribles pour lesquels on a du prestige à se battre.

Heureusement, il y a aussi un médecin généraliste qui passe le voir toutes les semaines chez lui. Il est correct. Il est jeune mais il le tutoie, paraît-il. Personne ne tutoie

mon oncle en dehors de ses frères et de ses nièces et neveux. Je ne l'appelle jamais par son prénom, je ne l'appelle pas non plus *Tonton*, je l'appelle *Parrain* car mes parents à ma naissance l'ont désigné comme tel quand ils ont choisi de me faire baptiser. Tout petit, j'ai pensé que Parrain était le seul terme qui le nommait et aujourd'hui encore c'est le terme que j'utilise en permanence, le seul qui m'appartienne en propre avec les autres filleuls. Chacun de nous entretient avec lui une relation exclusive, bilatérale, et considérée comme supérieure aux relations des autres avec lui.

\*

Il travaille toute sa vie comme comptable, puis à soixante-cinq ans il part à la retraite. Il y a la femme de sa vie. C'est la personne la plus importante qu'il ait jamais connue. Elle-même a pris sa retraite quelques années auparavant. Après la période de l'enfance, la deuxième partie de leur vie, celle du travail,

se termine, et commence la troisième partie, celle de la retraite. Ils auraient dû la passer ensemble mais sa femme tombe malade, elle souffre horriblement puis elle meurt. Pour lui, c'est l'effondrement.

Il y a des êtres qui sont prêts à tout pour survivre, qui se battent jusqu'au bout, qui se dressent encore sur une seule jambe debout dans la tombe pour continuer à frapper le monde, mais lui il n'est pas du genre à détruire un pan de la réalité uniquement pour survivre, il n'est pas du genre à raser la moitié des forêts du pays parce qu'il ne supporterait pas sa vie; il est pacifique, calme, peut-être résigné. Surtout, il n'oublie rien. Il a une bonne mémoire, il garde les souvenirs, il les connaît, il n'oublie jamais rien. Jamais.

Elle, c'est une personnalité : grande femme, beaux yeux clairs, caractère entier, souriante, très intelligente. Elle ne peut pas avoir d'enfants, ils le découvrent tous les deux quelques années après leur mariage, cauchemar. Il raconte des décennies plus tard, après sa

*Achevé d'imprimer  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 7 avril 2009.  
Dépôt légal : avril 2009.  
Numéro d'imprimeur : 73011.*

ISBN 978-2-07-012487-9/Imprimé en France.

166485



# L'homme pacifique

## Marc Pautrel

Cette édition électronique du livre *L'homme pacifique*  
de *Marc Pautrel*  
a été réalisée le 23/11/2009 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer le 7 avril 2009  
(ISBN : 9782070124879)  
Code Sodis : N32092 - ISBN : 9792070284572